

Vincent Ravalec

Nouvelles
Édition intégrale

Préface de Frédéric Beigbeder

AU DIABLE VAUVERT

Trois jours à Goa avec le Dalaï-lama

C'est en fait un enchaînement de circonstances assez simple – la vie est pleine de surprises – qui nous avait fait partager quelques jours la compagnie du Dalaï-lama à Goa. Nous avions décidé, Jean-Mi, Jean-Marc, et moi, Michel, d'aller passer le réveillon du jour de l'an à Sarnath, où le 17^e Karmapa devait intervenir. Sarnath est un lieu saint, l'endroit où le bouddha Shakyamuni avait connu l'éveil, et le Karmapa l'un des tops of the tops du bouddhisme tibétain. Le but de ce voyage était avant tout spirituel. Nos vies parisiennes étaient parvenues à un tel cul-de-sac que force nous avait été de reconnaître qu'il devait exister quelque chose d'autre, ailleurs, une transcendance quelconque susceptible de nous indiquer une issue au labyrinthe des couloirs de métro et aux horreurs du journal télévisé. C'est, je crois, ce sentiment commun qui nous avait poussés à nous inscrire au stage *Le Mandala de votre vie – Mandala of your life*. C'est là que nous nous étions rencontrés et là que nous avons sympathisé. Et c'est portés par cet élan que nous avons décidé d'aller poursuivre notre quête à la source, en Inde, profitant des vacances de Noël et trouvant dans cette association un réconfort mutuel. Le voyage s'était décidé promptement, à la suite de la diffusion de cette information ensorcelante et porteuse

d'espoir sur le web : *KARMAPA IN SARNATH FOR THE NEW YEAR*. Nous avions donc atterri en Inde, avec trois heures de retard par le vol AF qui arrivait normalement à vingt-trois heures quarante-cinq mais qui donc atterrit ce jour-là – le jour de Noël, le 25 décembre – vers trois heures du matin, nous propulsant d'une façon absolument effrayante dans un monde pour lequel nous n'avions subi aucune préparation. Et encore effrayant n'était-il qu'un terme *soft* pour décrire ce qui nous tombait sur la tête en ce matin du 25 décembre. Terrifiant était plus proche de la réalité. Aucun d'entre nous n'avait la moindre idée de ce que pouvait être l'Inde, à peine quelques images superficielles, une vache sacrée et un gourou perché dessus. Ce qui nous a assaillis sitôt sortis de l'aéroport ressemblait à un mille-pattes connecté à une énergie issue des racines mêmes de la terre. *Hey mister, taxi, taxi, you want hotel, hotel, mister, mister*. Jean-Marc avait divorcé l'année précédente. Jean-Mi venait de découvrir, au cours de sa psychanalyse, qu'il était peut-être homosexuel, quant à moi j'avais enfin réussi à m'avouer que je ne serai jamais le célèbre écrivain que j'avais rêvé être – mon troisième manuscrit ayant été refusé une nouvelle fois par tous les éditeurs de la place. Ni les uns ni les autres n'avions récemment reçu de formation du genre « Survie en milieu hostile ». Ce n'était pas notre truc. On arrivait de Paris. On était trois pauvres types avec des problèmes existentiels. Le taxi nous a déposés – car nous avons réussi à monter dans un taxi – à Jama Masjid, la Grande Mosquée de Delhi (de Old Delhi, qui est différente de New Delhi, ville construite par les Anglais), nous extorquant au passage – nous nous en sommes rendu compte le lendemain – une somme en roupies démentielle. Pourquoi la Grande

Mosquée? Simplement parce que in extremis Jean-Mi avait eu une réminiscence d'un article qu'il avait lu dans *Le Figaro Magazine* sur ce « joyau architectural ».

— Mon Dieu, a gémi Jean-Mi.

— Seigneur, a repris en écho Jean-Marc.

Ce qui s'offrait à nos yeux ébahis et fatigués défait l'entendement. Couchées à même le sol, enveloppées dans des couvertures dont en France un chien n'aurait pas voulu, gisaient des centaines de formes, au milieu d'un bric-à-brac de charrettes, de *rickshaws*, d'objets divers dont on n'arrivait même pas à comprendre ce que c'était (d'autres gens? des concrétions surnaturelles? des monstres?), projetant dans nos esprits une onde dont le choc était inassumable.

— Eh bien, a dit Jean-Mi, joyeux Noël!

C'était comme une histoire de science-fiction, le type qui poussait une porte et qui se retrouvait dans un monde atroce.

— Qu'est-ce qu'on fait? a demandé Marc en montrant une façade où clignotait le mot « hotel ». On essaye celui-là?

Décrire la nuit – le bout de nuit – que nous passâmes recroquevillés tous les trois (l'hôtel n'avait plus qu'une chambre) sur la paille immonde qui faisait office de grabat est aujourd'hui au-dessus de mes forces. La fenêtre (ou plutôt l'absence de fenêtre) donnait sur la rue et jusqu'au petit matin, séparés d'eux par un mince mur de briques, nous fûmes bercés par les râles des malheureux dont nous étions devenus en quelques heures les compagnons d'infortune.

— Qu'est-ce que c'est? a sursauté brusquement Jean-Mi. Qu'est-ce que c'est?

C'était le muezzin qui appelait pour la prière.

— *Well*, a positifé Jean-Marc, on tente un petit déjeuner?

Les trois pauvres choses brisées qui avalèrent ce matin-là un *pouri* surpimenté avec un *black tea* n'avaient déjà plus rien à voir avec ce que nous étions hier encore, des êtres normaux habités par des problèmes égocentriques normaux.

Nous étions tout simplement passés dans une autre dimension de l'être. Si le spectacle qui nous avait sauté au visage la veille au soir était, pour un Occidental moyen, traumatisant, celui de la pleine journée n'était tout simplement pas intégrable psychiquement. Toutes ces images qui défilaient devant nos yeux ne pouvaient en aucun cas émerger d'une quelconque réalité, il s'agissait évidemment d'une hallucination, nous allions nous réveiller, il était impossible que tout ceci – cet enfant unijambiste avec la vieille lépreuse et ce mendiant là-bas qui faisait caca contre le mur – fût vrai.

Voilà donc dans quel état nous étions arrivés à Sarnath. Après soixante heures d'escale à Delhi qui nous avaient littéralement fusillés sur place. Encore avons-nous réussi à dériver au bout du deuxième jour vers la rue où se trouvaient les quelques bars et points de chute pour Occidentaux routards en suivant un couple d'Allemands dans la rue et en nous cramponnant à eux comme des égarés.

Nous étions dès le départ amoindris psychologiquement et en mauvais état physique. Jean-Mi notamment, victime d'une vilaine diarrhée, se déshydratait à vue d'œil. Quant à Jean-Marc, depuis la première nuit et son contact avec la saleté, il se sentait constamment, étudiant chaque parcelle de son corps de petits reniflements qui commençaient à prendre une tournure

à caractère nettement névrotique. Pour ma part, et même si je n'en avais pas encore les symptômes visibles, j'étais sûr, je ne sais pourquoi, d'avoir attrapé la gale.

Quant à l'impermanence des phénomènes, inutile de dire qu'elle nous apparaissait présentement comme de la couille en barre.

Jouons cartes sur table. En embarquant sur le Delhi-Varanasi – qui est le nom local de la ville que nous connaissons en tant que Bénarès –, j'étais à deux doigts de simuler n'importe quoi, un cancer, une maladie grave, n'importe quoi, la poliomyélite, pour enclencher un rapatriement d'urgence et je pense que mes deux compagnons étaient exactement dans le même état d'esprit. Seul le fait d'avoir des billets bloqués – non modifiables, même avec une pénalité – et l'obligation d'en repayer un plein pot a fait que nous n'avons pas remis le cap sur la France.

Ne nous appesantissons pas sur les vingt-quatre heures que nous passâmes à Bénarès (qui s'ajoutaient aux vingt-quatre heures que nous passâmes dans le *local airport*, le vol étant sans cesse *delayed*, puis remis, puis *redelayed* etc., avec Jean-Mi en train de se vider et Jean-Marc sniffant maintenant littéralement toutes les cinq secondes ses paumes de mains et ses avant-bras), où je réussis à me faire faucher une partie de mes roupies par un faux guide et un faux vendeur de saris en soie.

Dieu merci nous étions enfin arrivés à Sarnath, lieu qui semblait plus clément, il y avait des touristes – des comme nous attirés par l'impermanence –, et la diarrhée de Jean-Mi avait été stoppée à grand renfort de médicaments occidentales dont, béni soit le Tout-Puissant, nous nous étions munis avant de partir.

Tout était donc parti pour rentrer dans l'ordre. C'est malheureusement à ce moment-là que la triste nouvelle nous est parvenue. En arrivant, nous n'avions pas pu trouver de chambres chez les Tibétains – pour cause de Karmapa –, nous nous étions donc contentés d'une espèce de cave sans fenêtre à côté d'un temple japonais, puis nous avons foncé à l'endroit de la manifestation mais comme il y avait plusieurs lieux avec des Tibétains, nous avons perdu un peu de temps, et quand nous étions finalement arrivés au bon endroit, cela avait été pour apprendre par la foule nombreuse qui était massée de part et d'autre, des petits fanions tibétains à la main, que nous étions Gros-Jean comme devant, le Karmapa avait paraît-il annulé au dernier moment.

C'est ainsi que, par dépit, nous nous étions retrouvés dans un avion pour Goa.

Pour ceux qui ne seraient pas familiers avec la géographie de l'Inde, signalons que Sarnath se situe plutôt au nord, et que sans y faire des températures polaires au mois de décembre ce n'est quand même pas l'été, tandis que Goa, situé au sud et en bord de mer, connaît des conditions climatiques paradisiaques toute l'année.

À partir du moment où nous prîmes cette décision, un poids énorme quitta nos épaules.

Rien qu'au niveau de la musique déjà c'était différent, il y avait de la techno, les hôtesse nous ont amené des coupes de champagne – certes pour nous Français cela prêtait à sourire, mais nous le bûmes quand même de bon cœur – et plus fort encore, plus fort encore, à côté de nous était assis le... Dalai-lama.

— Merde, a dit Jean-Mi, tout bas à mon oreille, regarde, je crois que c'est le Dalaï-lama.

— Quoi? a fait Jean-Marc, qui avait entendu.

Et que l'on me coupe la tête tout de suite si je mens, effectivement c'était le Dalaï-lama. Nom de Dieu, j'ai dit, putain de merde!

Une demi-heure s'est passée. On n'osait pas trop le regarder, alors on a fait comme si de rien n'était, mais quand même, avoir le Dalaï-lama à côté de nous, d'autant qu'à un moment il a tourné la tête vers nous et a souri en me demandant si c'était possible que je lui passe le *Herald Tribune*, c'était difficile de ne pas réagir, alors j'ai engagé la conversation et... oui, carrément, c'était le Dalaï-lama en personne. En personne.

Discussion s'engage. *Yes, I'm the Dalai-lama* (après je continue en français pour ceux qui ne parleraient pas anglais), non, je ne suis pas en voyage officiel, je prends quelques jours de vacances.

Bref, on apprend qu'il devait faire une sorte de bœuf avec le Karmapa mais comme celui-ci a annulé il se retrouve avec trois jours de trou, il ne savait pas trop quoi faire – et là on comprend à demi-mot que toutes ces bondieuseries auxquelles il est assujetti quotidiennement le soulent un peu et qu'il n'est pas mécontent de s'autoriser un petit break dans la vraie vie – et du coup a décidé en total incognito de mettre les voiles sur Goa.

— *Well, j'ai dit, we too. We are going to Goa, but we don't know where to go.*

Lui non plus, mais il dit qu'il a un guide, le voilà qui sort le *Lonely Planet*, ce qui a immédiatement changé la donne, nous n'avions de notre côté que *Le Routard*, autant dire que nos

chances n'étaient pas très élevées, et après consultation nous optons pour Vagator, qui est paraît-il l'endroit où la *hype* s'est déplacée ces dernières années.

C'est comme ça que deux heures plus tard on était dans un taxi *prepaid* à fond vers la côte, nos bagages dans le coffre, le Dal devant et nous trois derrière, nous pinçant pour savoir si on ne rêvait pas.

— Je le crois pas, a fait Jean-Mi, je le crois pas de chez je le crois pas.

L'air chaud nous abrutissait par la fenêtre ouverte, le chauffeur avait mis Bob Marley à fond, le Dal, qui s'était changé et arborait une chemise hawaïenne violette, avait également chaussé des lunettes noires qui lui donnaient un air des plus... merde, quoi, on aurait dit un de ces Américains venus taper la *rave*. On nageait en pleine fantasmagorie.

En gros, pour résumer ce qui s'est passé ensuite, on est arrivés à Vaga les doigts dans le nez – *fingers in the nose* a dit le Dal – et on a loué des scooters, presque assommés, nous qui venions de la misère et du froid, par cette chaleur estivale, les gens détendus – on ne nous a même pas demandé de caution ou nos passeports pour la loc' du scoot' –, et une demi-heure plus tard on investissait deux bungalows mitoyens à deux cents mètres de la plage – moi et le Dal dans un, et Jean-Mi et Jean-Marc dans l'autre, juste le temps d'enfiler nos maillots et de filer nous baquer, là on n'était même plus dans le rêve, on était dans le paradisiaque le plus pur.

— Quand tu penses à tous ces cons qui sont en train de se bouffer les couilles à attendre le Karmapa, a gloussé Jean-Mi en m'arrosant, je suis mort de rire.

Et là-dessus on a embrayé sur tout ce que l'on avait vu de l'Inde et le traumatisme que ça représentait pour des Occidentaux. Ils pourraient prévenir, a conclu Jean-Marc, je ne sais pas, interdire des coins comme celui où on a dormi aux Européens, t'imagines pour un même, ça peut le marquer à vie un truc comme ça, tu reviens en France, c'est dur de le gérer ensuite.

Le Dal était sur le sable et se faisait bronzer.

Seigneur Jésus. Cette eau scintillante, ces gonzzesses sur la plage qui montraient leurs nibards – oui, leurs nibards, en Inde! –, les Indiens qui passaient, pas agressifs du tout, vendant des noix de coco ou des foulards, vous branchant mais pas souflants comme dans le Nord.

On s'est fini l'aprem tranquille à se prendre des coups de soleil et à se bourrer gentiment la gueule et vers dix-huit, dix-neuf heures, le *boum-boum* d'une sono a commencé à retentir et, tout naturellement, on est montés chez Tintin où une foule bariolée était déjà à pied d'œuvre. Jean-Mi a acheté un peu de *charas* à un loueur de moto dehors et on a commandé à manger. Ce qui était sympa, c'est qu'il y avait surtout des trucs *sweet*, de l'*Italian food*, des *milk-shakes*, en fait tout ce que l'on aime quand on est défoncé. Je crois que je ne m'étais jamais senti aussi bien de ma vie. Et de combiner ça avec un travail spirituel avec le Dalaï-lama en personne c'était génial. On a un peu parlé de l'impermanence, mais avec la musique c'était difficile de comprendre tout ce qu'il disait, d'autant qu'on a été danser et là c'était réellement top. Jean-Mi et le Dal côte à côte en train de balancer dans la cadence, avec tous les gens autour, cette espèce d'élan sous les étoiles, et tous les gens qui avaient

gobé s'unissant dans la vibration de la techno, *boum-boum*. On a fini par gober tous les trois, mais pas le Dal qui a poliment décliné l'offre. Je dois dire que j'étais déjà scié de le voir comme ça, tranquille au milieu de tout le monde, sans faire le moindre chichi, transpirant, *boum-boum*, la conscience certainement en fusion complète avec le cosmos. À un moment, deux petites louloutes australiennes se sont positionnées à côté de lui et il a commencé à se dandiner plus vite, les regardant avec toute la compassion dont il était capable, mais deux mâles dominants – australiens également, rasés, tatouages tahitiens autour du cou et du torse – sont entrés également dans la danse et il a effectué un renoncement en douceur vers le bord de la piste. À vingt-deux heures, la sono s'est éteinte brusquement et tout le monde a conflué vers l'endroit de la *party*, c'était le rituel à Vaga, plage l'aprem, Tintin ensuite, et après la *party*, avec petit déj le lendemain, il fallait juste réussir à choper l'endroit. En général tout le monde se suit et il n'y a donc qu'à suivre aussi, seulement il ne faut pas louper le départ, en quarante secondes cent trente scooters démarrent dans un boucan d'enfer et gare aux retardataires qui restent sur le carreau, car après pour trouver l'endroit quand on ne connaît pas, c'est assez duraille. Moralité on a speedé comme des dingues, Jean-Mi n'arrivait pas à retrouver le bon scoot', on a failli se faire casser la gueule par le mâle dominant de la piste de danse, pour finir on a démarré en trombe, le Dal à l'arrière qui disait *faster, faster, they're going without us*, si bien que l'on s'est mis à suivre un groupe qui partait vers la gauche, mais ce n'était pas le bon, on a dû faire demi-tour, en rattraper encore un autre, tout ça avec mon phare avant qui s'est brusquement éteint, bref je commençais à

penser que c'était cuit quand au détour d'un bois j'ai entendu le battement de cœur de la techno. Nous y étions!

Comment retranscrire la beauté de cette nuit magnifique. Fusion. Conscience. Méditation en accord parfait avec la nuit, les étoiles, imprégnés par l'aura de notre ami. Un parcours sans faute. On est rentrés à Vaga vers sept du mat', le jour était déjà levé, prêts pour un solide petit déj. La seule anicroche c'est qu'on s'est fait arrêter par les poulets locaux et que le Dal ne trouvait pas son passeport. *I'm the Dalai-lama* il a fini par glousser, encore dans les effluves de la nuit, et devant l'incrédulité des policiers il a ajouté *no, it's a joke*.

— Quand même, j'ai fini par demander, alors que l'on venait de commander notre brunch – signalons qu'ils ont là-bas des trucs de folie, des jus de fruits, des cakes –, c'est pas... antinomique avec votre fonction, vous risquez pas de... je sais pas, les gens pourraient trouver bizarre que vous soyez aussi libre... Ça ne gêne pas pour votre travail?

Il a hoché la tête. Le serveur a ramené notre commande. Tout ne tenait pas sur le plateau.

— *Well*, il a fait, en fait non, la Conscience m'a fait muter il y a longtemps, j'ai plusieurs incarnations en parallèle. Donc c'est plus simple.

— Comment ça? a demandé Jean-Mi, qui comptait aussi l'interroger sur son problème d'homosexualité virtuelle. Il y a plusieurs dalai-lamas en même temps, comme si vous aviez un sosie?

Il a ri.

— Non. Un seul suffit largement. Mais j'ai aussi des émanations dans des grandes villes. Je prends des karmas qui sont trop lourds à porter pour certains.

— Où ça par exemple ? Je me sentais bizarre d'un seul coup.

— Oh, il a dit, à Delhi notamment. Dans le quartier de la Mosquée. C'est assez dur d'être un mendiant intouchable dans ces coins-là.

J'avais mal à la tête, ça devait être la descente de l'ecsta.

— Dans le quartier de la Mosquée ?

— Oui, il a ajouté en se versant une deuxième tasse de thé, ça me permet aussi de tester les Occidentaux qui passent. Beaucoup sont intéressés par le bouddhisme, mais le bouddhisme c'est aussi la compassion. L'idée fondamentale, c'est qu'on est Un. Donc si on est Un, le reste va de soi, non ?

D'un seul coup, j'ai ressenti comme un *crac* dans ma tête. Quelqu'un m'a secoué.

— Voilà le Karmapa, m'a fait Jean-Marc qui s'était assoupi lui aussi, quant à Jean-Mi il fixait bêtement un lama qui essayait de faire dégager les gens bloquant le passage.

— Merde, il a dit, j'ai eu comme des visions.

Le lama a tourné la tête vers nous, j'ai vu qu'il tenait un magazine à la main. Sur la couverture on voyait une fille à poil.

Here is not Goa, a susurré une voix dans ma tête, *O.K. ?*

Plus loin, la voiture du Karmapa essayait tant bien que mal de se frayer un passage à travers la foule.

Il faisait plutôt frisquet. Bon, j'ai dit, qu'est-ce qu'on fait ? On y va quand même ?

Ou on rentre chez nous ?